

Le Libertainaire

TÉLÉPHONE : 422-14

HEBDOMADAIRE

Dieu est une borne qui recule à mesure que la science avance.
Carl VOGT.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an 6 fr. »
Six mois 3 fr. »
Trois mois 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION
PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an 8 fr.
Six mois 4 fr.
Trois mois 2 fr.

LA PROPRIÉTÉ

« La Propriété, c'est le vol » : définition précise et juste, et non facile et frivole paradoxe !

Toutes les fois que mon propriétaire me réclame un terme, je sens en moi quelque chose qui se soulève : j'ai envie de crier. « Au voleur ! » et le sergent, qui fait résonner son pas dans la rue, prêt à venir prêter main forte au vautre, transforme de toute évidence, la spoliation que je subis en vol à main armée. Eh quoi ! j'habite une maison que des ouvriers ont bâtie, dont le nettoyage est pratiqué par un concierge ou un garçon : et c'est à ce Monsieur-là, à cet intrus, à ce faiméant, que doit aller mon argent, sous forme de loyer !

Mais il a hérité de son père un avoir considérable, ou même peut-être, s'est-il enrichi par son propre travail. Dès lors, n'était-il pas libre de convertir sa monnaie sonnante en maçonnerie, et de prêter aux non-propriétaires ces murailles, qui étaient bien à lui, et de lever sur eux en échange de ce service, un légitime tribut ?

Les cadavres n'ont qu'un droit, c'est de pourrir à l'aise dans leur tombe, sans empiéter et sans importuner les vivants. Et, à supposer que le labeur puisse être une source de fortune, je n'ai que faire de rémunérer celui du passé, qui a déjà reçu sa rémunération.

M. Vautour veille, armé de serres rapaces, à la porte des maisons, au seuil des fermes et des usines, criant de sa voix lugubre au travailleur famélique : « Tu n'entreras pas ici, à moins de serrer encore ta ceinture d'un cran : le droit même de crever à la tâche, tu me l'achèteras très cher. »

M. Vautour n'a jamais semé un grain de blé, et possède, dans ses navires et dans ses entrepôts, tout le blé de la terre. Il a métamorphosé en chiffons de papier toutes les voies ferrées, toutes les carrières de houille, les mines d'argent, d'or et de diamant ; et par cet artifice, elles sont devenues sa propriété. Aussi, M. Vautour, qui parfois s'oublie jusqu'à dire : « Je travaille », dit-il plus souvent et avec infiniment plus de justesse : « Mes capitaux travaillent ». Seulement, comme ses titres seraient juste bons pour allumer des cigarettes, s'ils ne représentaient du combustible ou des minerais divers, des rails et des locomotives, et que cela ne s'extraire pas et ne se produit pas tout seul, sa pensée serait bien plus claire, s'il la formulait ainsi : « Mes esclaves travaillent. »

Le chef-d'œuvre de M. Vautour, par exemple, est de nous avoir tous créés à son image, comme jadis le nommé Dieu. Grâce à l'argent, cette fameuse baguette de Circé, qui fait pousser aux hommes des griffes au lieu de doigts, nous voilà tous, maintenant, de petits ou de moyens vautours, occupés sans cesse à nous entre-dévorer. L'ingénieur est l'ennemi du mineur, l'architecte du maçon, l'écrivain du typographe, l'ouvrier de l'ouvrière, le travailleur de l'apprenti, celui qui a 3 fr. par jour de celui qui en gagne 7 ou 10. Chacun d'eux, pourtant, a un égal besoin de tous les autres ; mais comme ils possèdent respectivement des quotas parts inégales de propriété, concédées par le riche capitaliste, par l'omnipotent patron, la parcelle jette un regard méprisant sur la molécule qui à son tour écrase de son dédain l'atome.

Le salarié monte sur son néant, dont il suppose la hauteur, et crie à son voisin : « Mon tas est plus gros ; avec mon heure de travail je puis acheter dix fois la tienne ; valet, passe-moi dix de tes journées, je te donnerai quelques-unes de mes heures. »

Comme nous adorons les euphémismes, ce vol universel, légitimé par le code, se dénomme : concurrence.

Mais il se trouve, entre les malheureux que ballottent les caprices de ses remous, des parias plus spécialement mal partagés et qui ne peuvent s'y résoudre. Leur tas, à ceux-là, se réduit tant, qu'il finit par ne plus exister. Ils vont réclamant leur place à l'attelage, pour que les maîtres, en retour, leur livrent un peu de foin et de litière. Mais le nombre des bêtes de somme bipèdes est compté, il n'en faut plus : qu'ils passent leur chemin.

Et ils vont toujours, et, de guerre lasse, ces spoliés — spoliés à un degré tel qu'il ne leur reste rien, pas même la possibilité d'avoir sur leur dos, un bât et une charge — ces pauvres parmi les pauvres, se décident à prendre, là où ils en trouvent, quelques bribes de ce qu'on leur refuse si absolument. Et alors, la notion du vol, qui s'était perdue dans l'enchevêtrement du brigandage social, ressurgit, inflexible, tout express pour eux. Le policier s'agite, le juge intervient, le gendarme fait sonner ses clefs. Les affamés sont punis d'avoir eu faim et de ne s'être pas résignés à mourir.

Voici un jeune homme de dix-sept ans, Bender, qui, après avoir appris le métier de mécanicien, est rejeté à celui d'emballleur par l'incohérence de notre organisation économique. Trois ans après, nouveau changement à vue : on lui met entre les mains un flingot, et il excelle si bien à manier cet outil de sauvage, qu'il récolte les galons de sergent. Après cette triennale gymnastique de : Portez armes, de : Par file à droite, saupoudrée d'engueulades attiques et de punitions infligées ou subies, il retourne dans la maison Grimaud et recommence à fabriquer des caisses ; cela dure trois ou quatre autres années. Puis, soudain, les cartes se brouillent : il a cessé de plaire ; on ne le juge peut-être plus assez soumis ; peut-être est-il moins zélé qu'avant à travailler sans relâche, pour enrichir ses patrons. Tous jours est-il qu'on le prie d'aller se faire pendre ailleurs ; et, par un raffinement barbare, on le marque, au préalable, d'une note infamante, qui le dénoncera partout où il ira se présenter pour retrouver son gagne-pain. La mention sèche et significative, sur son certificat : « Libre de tout engagement », lui ferme par avance toutes les portes. Alors, c'est l'âpre détresse pour lui, sa femme et ses bébés ; ce sont les longues courses sans résultat, les flâneries coupées par les distractions énervantes de l'alcool ; la brouille qui, avec l'affreux dénuement, s'introduit dans le ménage. Il déserte le foyer, où il ne saurait apporter aucun bonheur. Il essaie de se reprendre à la vie, en adoptant une nouvelle profession ; il se fait cocher ; c'était son quatrième apprentissage. La transplantation ne réussit point. Et, déraciné cette fois, comme il ne l'avait jamais été, il sombre dans des abîmes de misère inexprimables ; il couche dans des asiles de nuit et il n'a, pour se sustenter, que des croûtons de pain trempés dans de l'eau salée.

Sur sa route, il rencontre un compagnon d'infortune, Huet, qui a été mécanicien, lui aussi, puis soldat, puis marchand de bicyclettes, qui finalement s'est ruiné et qui à cette heure fait son lit sous les ponts. Ces deux épaves se comprennent très vite, et s'associent pour tenter de se remettre à flot.

Pourquoi, par exemple, n'irait-on pas explorer la caisse de la maison Grimaud ? Pour avoir coopéré si longtemps à l'emplir, Bender sait qu'elle est bien garnie.

Le projet s'exécute. On a facilement raison d'un vieux veilleur de nuit, quasi septuagénaire, André Haug, ce chien de garde infirme du capital. On le bâillonne, on le ligotte et on fait main basse sur 3.500 fr., trouvés dans un tiroir. Il y en avait 50.000 autres, non loin de là : quelle aubaine, s'ils les avaient aperçus !

Par malchance, le gardien qu'ils avaient cru simplement museler, rendit l'âme, de frayeur, a confessé le médecin légiste lui-même ; et les deux pauvres diables ont échangé le supplice de la faim pour celui de la prison : à peine, entre les deux, une imperceptible trêve, quelques menus achats et quelques coupes de champagne.

Quant aux patrons de Bender et à leurs pareils, ils peuvent continuer à voler en toute sécurité. C'est même à cette bande d'algèbres, constituée en jury, qu'est dévolu le droit de le juger, lui, son camarade, et tous ceux qui les imiteront. Ce sera ainsi, tant que nous n'aurons pas renversé les bornes qui séparent le tien du mien, ces sortes de frontières individuelles, aussi absurdes et implacables que les autres.

SILVE.

UN PETIT MONSTRE

Une loi qui vaut d'être citée, pour sa bizarrerie, c'est celle du 25 février 1902, destinée à protéger la santé publique.

Tout d'abord, quand le monstre vit le jour, on le laisse dormir une année pleine. Il ne s'était cependant pas encore bien fatigué. Mais c'était peut-être histoire de se recueillir, avant de faire ses débuts dans le monde.

Quand la bête apocalyptique fut âgée d'un an, elle eut toute licence d'aller... Eh bien ! nonobstant, elle n'allait pas du tout, et préféra demeurer plongée dans la torpeur de son non-être habituel.

Des gens expliquèrent la naturelle timidité de cette déjà vieille loi. Comment voulez-vous, disaient-ils, qu'elle affronte le public ? Elle ne pourrait hasarder deux pas sans clocher horriblement, sans s'étaler piteusement.

A titre de loi, elle est une et intangible. Mais à titre de loi visant l'hygiène, il importerait qu'elle fût multiple et variable. Dans le Nord, cette bonne loi craindrait l'onglée, tandis que dans le Midi elle devrait se garer contre l'insolation. Ici on l'arroserait de vin, là de cidre ou de bière ; elle pèrgrinerait des montagnes à l'Océan, des landes mornes aux cités populeuses. Quoi, tout cela, dans le même équipage et le même costume ?

Des entrepreneurs d'assouplissement pour lois trop raides et mal venues, proposèrent d'annexer à celle-ci des règlements — accordons et caméléons. Ainsi, tout en étant la loi au singulier, elle serait au pluriel ; et quoique nationale, elle serait locale, picarde, saintongeaise, navarraise, etc., etc. De braves conseillers municipaux s'attelèrent à ce rude travail de mosaïque. Ils durent y renoncer, confessant leur incapacité.

Et voilà expliqué ce mystère d'une loi qui a deux ans et qui ne marche pas encore. Fi donc ! à deux ans, c'est honteux !

Mais ils se sont mis à 108 députés, ayant à leur tête l'intépide Cazeneuve, pour la faire marcher quand même.

Certes, elle ne manquera pas d'être, la pauvre.

Et cet imposant bataillon de législateurs bonnes d'enfant, veut encourager par un cadeau la petite à tenter ses premiers pas. Elle a déjà, parmi ses hochets, un comité consultatif d'hygiène, exclusivement parisien. On l'agrémenterait de sept membres provinciaux, qui seraient les professeurs d'hygiène des Facultés de médecine, de Lyon, Bordeaux, Lille, Nancy, Toulouse, Marseille.

Combien faudra-t-il d'autres années pour que 1^{re} la proposition des 108 soit votée ; 2^e que ces doctes messieurs du Comité aient élaboré leur travail préparatoire et que, finalement, 3^e les municipalités l'aient remis sur le métier, afin d'y broder leurs réglementations ?

Je tremble de songer à la quantité considérable de microbes que nous serons contraints d'avaler pendant toute cette longue période d'incubation.

Vive la Russie !

« Vive la Russie ! Vive le Tzar ! » C'est le cri du jour.

Depuis quelque temps notre allié, le petit père Nicolas a plu d'admirateurs en France qu'il n'en eut jamais, même aux jours où il invitait tout le monde à mettre bas les armes pour refaire son bonheur dans la Paix et l'Amour. Les journaux ne parlent que de lui ; leurs colonnes sont remplies de détails sur son intéressante personne, son entourage, ses ministres, ses généraux, on y note minutieusement tous ses gestes et paroles et on y parle fort de sa bonté, sa douceur, son esprit pacifique.

La raison ? Oh ! elle est bien simple : trois ou quatre cent mille malheureux brutalement arrachés à leurs affections et envoyés là-bas, à des milliers de kilomètres de chez eux pour civiliser des sauvages : Japonais, Coréens, Chinois.

Pendant que ces soldats meurent par centaines et par milliers, mitraillés, torpillés, que leurs corps réduits en bouillie pourrissent sur les champs de bataille, pendant que les canons vomissent la mort à la lueur sinistre des incendies, que les millions sués par le peuple s'en vont en fumée ou s'engloutissent au fond des mers, le Tzar... demeure tranquille dans ses palais, dormant bien, mangeant bien, buvant bien et dirigeant tant bien que mal sa patraque gouvernementale.

Voilà ce qu'on trouve beau dans la presse. Voilà ce qu'on admire. Vive la Russie ! monsieur.

Eh ! bien soit. Vive la Russie ! Mais la Russie que nous aimons, nous, libertaires, c'est celle des révolutionnaires, des travailleurs écrasés par le tzarisme et le capitalisme, des étudiants mourant dans les bagnes de la Sibérie, des penseurs exilés pour avoir voulu dire ce qu'ils croyaient être la vérité ; c'est celle des Kropotkine, des Tolstoï, des Balmascheff !

Quant à la Russie officielle et parasite, celle des Romanoff et de leurs valets, elle est notre ennemie.

Quoi ! on voudrait nous faire aimer ce Nicolas qui déporte, tue, massacre nos frères de misère ? On voudrait nous faire admirer ce triste pitre qui, pendant qu'il provoquait la formation du Congrès de la Paix dont il se moque maintenant, trouvait le moyen de voler à ses sujets plus de cent millions de roubles pour la création de onze nouveaux navires de guerre !

Allons, qu'on nous fiche la paix sur ce chapitre ! Ou bien que ceux qui brûlent d'envie de mourir sur un champ de bataille ne se contentent pas de le crier à tous les échos. Qu'ils y aillent ! Nous n'y voyons aucun inconvénient : En route pour le Japon les petits jeunes gens et les vieux débris de la « Patrie Française ! » En route les fougues bourgeois du nationalisme et de l'antisémitisme ! En voiture pour la Mandchourie les Lemaitre, Coppée, Cassagnac et Cie : le transsibérien chauffera ses machines pour vous et vous conduira directement au champ d'honneur. En voiture également tous les abrutis par le patriotisme, individus à faces de pithécantrope et lecteurs assidus des gazettes à un sou ! Emmenez avec vous, pour diriger la colonne, les officiers chouans de Bretagne et surtout n'oubliez pas : curés, évêques, jésuites, moines et moineaux, tous gens armés de croix, chapelets, crosses, bons dieux en fer ou en bois et autres armes également redoutables.

Le jour de gloire est arrivé ! Tous debout, et que le Dieu des armées vous protège !

Ce nous serait une grande joie de voir cette armée en marche vers l'Extrême-Orient. Au moins dirions-nous, ces gens mettent pour une fois leurs actes d'accord avec leurs principes. Et puis nous ne serions pas fâchés de pouvoir enfin transformer à notre aise et selon nos désirs la vieille société débarrassée de tous ces parasites ou crétiens qui en forment l'immense majorité et en sont le meilleur appui.

Mais, hélas ! il n'y a pas de risque que pareille chose arrive jamais. Vive la Russie ! Vive le Tzar ! n'est pas un cri impliquant forcément pour ceux qui le poussent l'idée du sacrifice personnel. C'est plutôt le cri de ceux qui cherchent à sacrifier les autres : on excite l'opinion publique et lorsqu'on aura enfin réussi à jeter le pays dans une aventure à laquelle il n'a rien à gagner c'est nous qu'on enverra au feu. Nous, les prolétaires, les gueux, les meurt-de-faim qui n'avons rien à défendre, nous irons au massacre, tandis que les guerriers en chambre, les terribles matamores de la secte politico-cléricale, ceux qui ont mille fois reconquis l'Alsace et vont bientôt nous annexer le Japon continueront à vivre des jours heureux, pleins d'une douceur bourgeoise...

Il se peut que les choses se passent ainsi, le brave peuple gogo a tant de fois donné des preuves de sa bêtise incommensurable qu'il faut s'attendre à tout de sa part. Mais il se peut aussi qu'elles se passent autrement. La partie que jouent les excitateurs au meurtre est peut-être grosse de conséquences. Les révolutionnaires n'admettront jamais qu'on dispose de leur vie malgré eux ; mais au moins, qu'ils sachent se défendre quand on voudra passer outre à leur volonté. Que, si jamais la guerre éclate chez nous, ils y répondent dès le premier jour par la Révolution et que le premier coup de canon du soldat combattant pour la patrie ait son écho dans le premier coup de fusil de l'insurgé combattant pour la Liberté !

A. L., instituteur.

LA BONNE ÉCOLE !

Yvetot s'était permis, paraît-il, au cours d'une conférence prononcée à Darnétal (Seine-Inférieure), de dire que l'armée était l'école du crime et de l'assassinat.

Ayant comparu, pour ce fait, par devant les hommes rages, il s'est vu infliger une condamnation à deux mois d'emprisonnement.

Aussi que ne disait-il plutôt : « L'armée est l'école de la douceur et de la bonté ? »

Exemple. — Un ouvrier de Toulon Marius Sidore, père de deux enfants, manipulait des amorces de fulminate dans l'établissement de pyrotechnie, quand une explosion se produisit, et le malheureux, les deux jambes brisées, fut transporté mourant à l'hôpital de la marine. Sur la tombe de ce fabricant d'engins militaires, qu'on inscrive cette épitaphe : « Mort au service d'une œuvre éminemment philanthropique ! »

L'armée c'est l'école de l'amour et de la mansuétude, et le respect de la vie humaine se lit en tête de son programme.

Exemple : Le torpilleur 210 se rendait de Brest à Saint-Servan, quand, par suite de la rupture d'un tube, une explosion se produisit dans la machine. Deux des marins, Foscoet et Pautrel, furent horriblement brûlés par les jets de vapeur, à la face, aux mains et un peu partout. Le premier fut, de plus, sans doute ébouillanté à l'intérieur du corps : ce qui serait particulièrement grave. S'ils ont la chance d'en revenir, ces deux servi-

teurs de la patrie étripèrent peut-être avec leurs torpilles des centaines de Japonais.

L'armée, c'est l'école de la Liberté, de l'Égalité, de la Fraternité.

Exemple : Un soldat, Astier, pour une pécadille, avait été envoyé aux compagnies de discipline, où il avait pu savourer les beautés de la crapaudine et autres menues tortures.

A son retour, en guise de repos, nouvelle incorporation, au 86^e, au Puy, Malade, et ne pouvant prendre part à une marche, et ayant l'insigne toupet de le déclarer, il passe pour un carottier, et, pour ce, est puni de huit jours d'emprisonnement. Alors une rancœur s'empare du malheureux ; sa pensée se reporte avec amertume vers tous les êtres qu'il chérit de loin, vers sa bien-aimée dont la caserne l'a brutalement séparé. Il n'y peut tenir : il saisit un revolver et, dirigeant le canon vers la tempe droite, il fait feu...

L'armée est l'école de la joie et de la cordialité.

Exemple : A Cagliari, en Italie, un garde des finances, Canu, ne pouvait digérer une punition que lui avait infligée le vice-brigadier Fois. Ces jours-ci, profitant de ce qu'ils faisaient ensemble une tournée de service, il l'étendait raide d'un coup de fusil. Puis, rentré à la caserne, il se tuait à son tour.

L'armée, c'est l'école de la justice et de la loyauté.

Exemple : A Piétrebois, en Belgique, un consommateur attablé à un café, lance un lazzi contre des gendarmes chargés de faire observer un arrêté ridicule interdisant de se masquer pour le carnaval. Un des parda-dores, Leclercq, outré, tire sur la foule joyeuse qui se presse autour du comptoir et tue un paysan fort inoffensif, Thys. « Ces gaillards avaient besoin d'être dressés », s'écrit la brute en manière de morale. Il veut ensuite traiter de la même façon le père et le frère de l'infortuné qui viennent lui reprocher son crime. Mais ce dernier parvient à désarmer Leclercq et lui plonge la baïonnette dans le ventre. Exécuter un gendarme, c'est grave ; l'affaire vient en correctionnelle où on ne distribue fait étrange — qu'un an, quatre mois et trois mois de prison aux prévenus.

C'était un peu la faute du gendarme Henrard, qui, témoin du drame, l'avait raconté à peu près tel qu'il s'était passé. Conçoit-on un pareil manque d'esprit de corps ? On le lui fit bien voir. Le lieutenant général Decoune a renvoyé l'impertinente vérité au fond de son puits, et collé à son interprète mal avisé huit jours de prison, outre la rétrogradation.

Et vive l'armée ! et les juges éclairés qui la soutiennent ! Mariions la loque et le képi, ces deux porte-flambeau de la civilisation.

Ivan

A AIGLEMONT

Ainsi que nous nous l'étions imposé nous sommes restés une période de trois mois sans nous livrer à aucune publicité voulant consacrer tous nos efforts à établir la colonie d'Aiglemont sur des bases solides et, par un travail de tous les instants, montrer ce qu'en peu de temps le désir de créer et de démontrer peut faire.

Les lecteurs du Libéraire le savent, la colonie d'Aiglemont s'élève au milieu de la forêt des Ardennes, à quatre kilomètres de toute habitation et l'emplacement qui fut choisi était non seulement nu, mais encore à défricher.

L'énergie des colons a été superbe et aujourd'hui, le grand bâtiment est terminé, il comprend trois vastes pièces avec le confortable campagnard qui consiste surtout à

cette époque en une vaste cheminée que des camarades ont fait.

Un grand grenier couvert de chaume attend à la saison le foin à bonne odeur. Un bel étang aura bientôt des truites et des canards comme pensionnaires.

En venant à la colonie un camarade a fait apport d'un wagon de bois, qui a permis d'édifier l'atelier de menuiserie et d'ébénisterie, vaste, éclairé et gai.

De plus, nous avons pu faire deux hangars l'un pour les remisages, l'autre pour la forge où les camarades ont perfectionné les châssis maraichers. L'initiative se développe avec ce mode de travail qui consiste à être en même temps menuisier, serrurier, maçon, charpentier, couvreur et forgeron ; et il est réconfortant de voir les camarades se remplacer tantôt à la pelle et à la broquette, à la forge ou à l'établi.

Maintenant, les engrais sont là dans le hangar attendant que le temps soit favorable pour être épandus, les châssis vont être vitrés aussitôt que nous aurons des vitres et dans quelques jours la culture maraichère, la forte mamelle de la colonie va fonctionner.

Nous avons tenu au moment d'entrer dans la période de production, d'informer les camarades pour qu'ils nous suivent dans nos efforts et nous envoient autre chose que des vœux.

Des besoins nombreux se font sentir à la colonie, où nous n'avons reçu que fort peu de subsides et nous profitons de cette occasion pour prier tous les camarades qui ont des listes de souscription, de nous les faire parvenir rapidement, et à ceux qui en désirent pour les faire circuler de rois en demander.

Les Colons d'Aiglemont.

AUX FEMMES

Comme l'homme, comme l'enfant, vous, femmes, vous êtes tyrannisées dans notre infestée société capitaliste ; victimes, comme eux, des iniquités sociales, vous êtes, suivant les circonstances, chair de troleur, chair à patrons et à machines, et aussi machines à faire des gosses pour le plus grand bien de nos illustres gouvernants. Voilà le mal, mais si vous le voulez bien, si vous réfléchissez quelques peu sur votre lamentable situation, vous pouvez réagir, car vous possédez le remède à tous ces maux : la révolte, individuelle et collective.

Sachez donc posséder plusieurs amis si votre caractère et votre tempérament le réclament, en dépit de nos lois, odieusement illogiques, lois qui nous contraignent à n'être, hommes et femmes, que de vulgaires automates, des êtres vivant une vie factice, quand nous devrions nous sentir des individus vraiment dotés de toutes les facultés que la Nature met en chacun et chacune de nous et à pouvoir exercer, en la Vie, ces mêmes facultés. Alors, les Femmes désabattues vous aussi de vous masculiniser ainsi en des habits d'hommes — ces singes modernes ! — et surtout — ô surlout — comme ces affamées de Pouvoirs, ces nouvelles prétendantes à l'assiette au beurre gouvernementale, n'allez pas vous occuper de *suffrage universel*, car pas plus que l'homme, la femme ne doit détenir aucune parcelle d'Autorité, car, de là, qu'on ne l'oublie pas un instant, découlent tous les maux dont l'humanité virile souffre !

La femme, dis-je, doit rester femme, c'est à dire *amante et mère*, mais aussi elle doit être intégralement libre, n'être assujettie par quelque lien que ce soit, ni moralement, ni intellectuellement, ni physiquement, à l'homme.

La femme, libre de disposer de son corps, de son cœur et de son cerveau, ne doit pas subir cette tare de la civilisation : l'esclavage.

« Réformez le Code qui établit... le droit du Seigneur », dit Mme Cleve Yvelin (dernier Libéraire) : ne réformons pas, mais supprimons l'Autorité sous toutes ses formes, car réformer, c'est améliorer le mal. S'il y a un nombre d'hommes qui ne valent rien au point de vue social, combien de femmes dans le même cas, et qui sont la cause que leurs maris s'éloignent d'elles, soit par leur

horreur ou leur indifférence dans les questions sexuelles, soit par leur vulgaire mentalité ! La vraie solution semble être dans l'amour libre, avec la *maternité volontaire*, dans une Société plus naturelle que celle que nous avons, mais ceci semble encore bien loin... Cependant, les intelligents ont déjà commencé.

Henri Zisly.

N. de la B. — Le Libéraire, fidèle à ses habitudes, insère, sans souci des personnalités, toute controverse sur les questions proposées dans ses colonnes, à la seule condition de rester sur le terrain des idées.

A DIEU... S'IL EXISTE

Je pensais que s'il est, il doit dans ce silence inimmuablement calme, entendre ce que lance La voix la plus délicate, et seul dans les néants, J'aurais voulu ravir aux antiques géants La gorge de Stenlor, le front de Polyphème Pour lui hurler plus fort et plus haut mon blas-phème...

Si j'avais été toi, quand tu fus Créateur, Je n'eusse pas créé tes deux chefs-d'œuvre im-menses,

Je n'eusse pas pétri, sculpteur et tourmenteur, De fange et de soleil les milliards de mondes : Moins féroce que toi, j'eusse aimé mieux, au lieu D'inventer tant de mal et tant de servitudes, Rêver sereinement dans mes béatitudes. J'eusse dormi, si j'avais été Dieu !

Je sais que les ennuis de ton oisiveté, Te torturant les nerfs, t'inspiraient la torture, Qu'il fallait pour charmer ta morne éternité Des hochets sanglants ; mais, quand on est de

Juste, impeccable et forte, on cherche un autre jeu ! Quand on se prétend bon, on le prouve ; on invente Un passe-temps plus doux ! eh parbleu ! je m'en fante,

J'eusse trouvé si j'avais été Dieu !

Je n'eusse pas tiré le papillon du ver, Le blé, la vigne et l'or, des terres remuées, L'éte beau de clartés des ombreurs de l'hiver, Le diamant, du sol, l'étoile, des nuées, L'esprit, de la matière, et, de toi, l'espoir bleu ! Puisque toute beauté naît d'essence grossière, Puisque tout est poussière et retourne en poussière,

Rien ne fût né, si j'avais été Dieu !

Et pourquoi créas-tu l'homme, ce dieu raté ? La femme, ce démon ? ces deux bêtes de somme. Faites pour s'accoupler et qui n'ont enfanté. Jamais que des fils comme eux, les chefs-d'œuvre

Pourquoi nous créas-tu, nus, laids, sans feu ni lieu,

Avec des yeux en pleurs, des fronts qui s'humilient,

De la mort dans le sang et des bras qui supprient ?

J'eusse eu pitié, si j'avais été Dieu !

Pourquoi créer le sol ? la mer ? Pour y creuser Des tombeaux à la vie éternellement brève ! Le vent ? Pour tout flétrir ! Le temps ? Pour tout user !

Les cieux ? Pour qu'on n'y pût jamais monter (qu'en rêve !)

Pourquoi faire un soleil qui pleure quand il pleut ? Pourquoi frapper la lune avec une effigie Qui montre au gueux sans gîte et nargué par l'orgie,

Que l'or est roi partout, même chez Dieu ?

Si tu voulais voir ma race à tous les maux, Pourquoi donc nous donner des instincts de génie Et créer, en créant le roi des animaux, Le prêtre qui te vend, le savant qui te nie ? S'il est vrai que tout tourne autour de ton essieu, Meilleur, plus Dieu que toi, poète et réfractaire, Moi, je te crache au nez les larmes de la terre : J'en rougirais, si je m'appelais Dieu !

Enfin, si j'étais Dieu, si j'étais toi, tyran ! J'aurais honte et pitié de l'infini qui souffre J'essayerais une fois d'être bon, d'être grand. Et m'engrossant d'éclairs et de lave et de soufre, Dans un tonitrueux rayonnement de feu, Mirrifiant partout en flamboyante pleuvre, Je me ferais sauter moi-même avec mon œuvre, Prouvant ainsi que j'étais vraiment... Dieu !

P. N. Roinard

Extrait de la « Mort du Rêve », édition du « Mercure de France », un volume, franco, 3 fr. 50. En vente chez l'auteur, P. N. Roinard, 7, rue Pixérécourt, Paris, XX^e.

REPONSE A DUCHMANN

« Nous autres Révolutionnaires » HENRI DUCHMANN, Libéraire du 20 février.

Mon bon ami, laissez-moi vous dire que c'est vous qui pâlez en vous empêtrant dans le maquis des étiquettes et des formules. — Il ne s'agit pas de savoir ce que *vous autres Révolutionnaires* exigez d'abord ou bien n'envisagez qu'après — la question féministe demeure entière dans l'un ou l'autre cas, et demeurera tant que les femmes ne seront pas traitées sur le même pied d'égalité que les hommes. — La Révolution sociale se fait un peu tous les jours sans que vous y preniez garde *vous autres Révolutionnaires*, et c'est sans vos propres cerveaux qu'elle se fait, à votre insu — j'en vois la preuve dans vos idées en ce qui concerne les droits des femmes ; sous ce rapport, vous êtes un *bon féministe* et je vous en félicite sincèrement. — Vous ne discutez, en somme, que sur les questions de méthode et, lorsque vous parlez du salaire des femmes, vous affirmez d'une façon très docte, que partout où la femme trouve à s'employer il en résulte une baisse sur les salaires et cela, « dites-vous », « pour des motifs amplement soulignés dans vos articles précédents ».

Vous autres Révolutionnaires, vous croyez toujours avoir tout fait lorsque vous avez amplement souligné *quelque chose* ; et vous estimez immuable ce que vous n'avez pas révolutionné vous-mêmes ; mais, regardez donc autour de vous ; les institutrices, par exemple, ne sont-elles pas à la veille d'obtenir le même salaire que leurs confrères masculins ?... Croyez-vous sérieusement qu'on les remplacera dès lors par des hommes, sous prétexte que ceux-ci sont plus intelligents, plus forts, etc. ? — Ils sont seulement un peu plus soumis, ces *farouches révolutionnaires*, puisque ceux-là même qui prêchent aux autres les résolutions violentes continuent à subir ce que vous appelez, avec juste raison, l'*exploitation patronale*.

Quant à la méthode de Mme Kaufmann, si elle consiste, comme vous le dites, à mettre la femme en mesure de résister à la tyrannie par la force, nous ne saurions la critiquer, « *vous autres Révolutionnaires* », mais cela ne doit pas nous empêcher d'étudier Diderot, Condorcet et Paul Bert qui furent d'excellents féministes et contre lesquels, pour être logique, vous devriez partir en guerre.

A vous fraternellement,

Henri Godet.

P.-S. — Vous vous plaignez amèrement de ne pas trouver de contradicteurs ; j'ai idée qu'on trouve généralement que vous vous contredisez assez vous-même — en tous cas je me demande ce qu'il vous empêche, vous, d'aller contredire les conférenciers féministes ?

CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur,

Il me passe à l'instant sous les yeux, deux articles du Libéraire qui m'ont suggéré des réflexions dont je veux vous faire part.

Dans l'un et dans l'autre article il y a de bonnes choses. Je suis tout à fait content de l'entrée de la femme dans l'usine, surtout dans les corporations où l'homme seul était employé, car le résultat le plus certain qu'elle apporte c'est l'avilissement des salaires. Supposons que la femme, au lieu de

canalisation, mais pour provoquer le mélange d'abord et la fusion ensuite de la source aux flots stériles avec la source aux flots bienfaisants.

L'individualisme libéraire, représentant l'évolution vraiment naturelle et, par conséquent, comportant les moindres aléas d'incorruptibilité, de dévoiement, influencera l'individualisme autoritaire, lui suggérera par la démonstration ardente, par l'exemple éclatant de la meilleure quiétude, de la plus adéquate félicité, la conversion égoïste et solidariste. Cette conjecture n'offre rien que de très plausible. Et même sans cela, il serait bien extraordinaire que du sous-sol autoritaire certaines infiltrations contrariées n'inclinassent point à fluer vers le courant voisin ! Le tunnel, la captation des sources, l'établissement du bief de conjonction, symbolisent l'effort de pénétration et d'assimilation qu'exige l'éducation solidariste des sentiments, des passions et des intérêts.

L'obstacle n'est pas insurmontable, n'est-ce pas ? de démontrer que l'égoïsme magnifie la vie alors que l'égoïsme la gouja-lise, que le premier mène à la solidarité et le second à l'insolidarité. Chiffres statistiques en mains, le problème des subsistances étant résolu au vu du plus atirable comme du plus boulimique, il ne restera guère en suspens que la question passionnelle, nous entendons du sentiment et du tempérament, attributs organiques quelquefois réfractaires à l'entente de la raison. L'éducation individualiste et libérale, avons-nous dit, assumera cette auguste mission. Eh quoi ! devant la contagion de l'enseignement égoïste et solidariste, devant la souveraineté des mœurs nouvelles au sein d'un séjour d'aisance et de joie ; quelle invraisemblable tribu de microcéphales adhérerait au pacte ennemi, à la dupes-rie de l'égoïsme meurtrier et prostituteur ? Les autoritaires seront de farouches isolés. Où donc recruteraient-ils des complices bénévoles à leur propre exploitation, où donc trouveraient-ils des moyens d'action, qui donc les leur fourniraient, sur quoi, contre qui, les appliqueraient-ils ?

Bien que la science et la mentalité humaines avouent des abîmes, des trous noirs, nous n'avons pas le droit de ne pas croire en notre perfectibilité, en la justice,

en la beauté, consécutives au témoignage du passé et aux promesses du présent ; nous n'avons pas le droit de douter de la santé physique, intellectuelle et morale de nos descendants, lorsque l'hygiène, qu'on ignore aujourd'hui accomplira son œuvre de sécurité, de rectitude et de préservation.

Cette besogne assurée, l'anarchisme, *but* atteint, ne sera plus envisagé que comme *moyen* d'émotion individualiste, ainsi que le but précédent « quatrième-état » se sera transformé naguère en moyen d'émotion anarchique.

Et de même que le communiste étatiste aura été contraint d'élargir sa vision sous la poussée ardente de l'individualisme im-muable en la nature, l'anarchisme à son tour, subira le fatalisme du progrès intégral rationnellement fataliste. Il éliminera assidûment ses petites tares, ce qui restera de commun dans le communisme économique ainsi que l'éducation diffusée se sera déjà chargée d'effacer ce qu'il y a de vulgaire dans la vulgarisation. Or, les communistes-anarchistes, et non les moindres parmi eux, se font illusion lorsqu'ils tentent de fixer dans leur doctrine je ne sais quelles vertus d'inaltérabilité, quelles grâces d'éternelle jeunesse. Oh ! je ne prétends pas qu'ils rechignent au principe de l'évolution indéfinie, mais il est fâcheux qu'ils se laissent aller parfois au pontificat... Le terme individualisme — libéraire, entendu tel que le sens en découle de ce qui précède, apparaît combien plus synthétique et caractéristique de la direction évolutive des choses que le terme communisme-anarchiste !

Et je n'oublie pas que la sécurité humaine repose sur l'économie du collectivisme ou communisme manufacturier et agricole, sur le rendement copieux de la coopération, laquelle œuvre, sur l'assurance de sa magie productrice, s'affirmera vite libéraire... mais je m'efforce d'éclaircir, de préciser un peu, de reconnaître davantage la route que nous suivons encore à tâtons et sur laquelle nous nous employons tous, à l'envi, à percer le mystère brumeux des horizons.

Alors, camarades, vous à qui nous réservons nos avaries respects, vous à peu près seuls dignes de nos enthousiasmes, éclairez les individualités vagassantes au phare de vos hautes individualités ! En l'individualiste vibre la corde sensible d'initiative révolutionnaire et de subversion so-

cial. Le « peuple » et autres foules inconsistantes, plus ou moins réactrices ou anarchisantes, ne rempliront, oh ! vous le savez bien, que le rôle du chœur antique dans la tragédie prochaine. Il encombrera le théâtre ; les vrais acteurs demeureront paralysés — et la pièce ne remportera peut-être pas tout le succès auquel on eût été en droit de s'attendre... Eh bien, ce sont les minorités, ce sont les « individus » qui sont l'âme des propagandes, qui interprètent le malaise d'une époque et d'une société et qui décident du sort de cette époque et de cette société en haleine de transformation. Alors, si ces individus s'intitulent libéraires, c'est très bien, mais si ces libéraires se montrent « individus », c'est encore mieux, — contre la puissance des individus autoritaires !

Non, l'individualisme essentiel à la réciprocité, à l'équivalence libérales, porte trop en soi le sentiment du progrès naturel pour que nous insistions davantage. Et l'individualisme autoritaire se verra amené à composer graduellement, à collaborer, à se doubler, à s'identifier autant que possible avec son frère indéfectible ou fort peu déficient, du moins... Souhaitons, à l'image universellement étendue des sapides héroï-sations du naturalisme païen, que tout être humain tende à réaliser un type, le sien, à se considérer comme ne devant être tiré qu'à un seul exemplaire, lui-même, au lieu de vivre la vie végétative, médiocre, des sociétés atténuantes et des milieux absorbants !

Quant aux divers socialismes disciplinaires qui interviennent si allègrement la position des problèmes économique et moral, ou plutôt qui les diminuent, qui escomptent si étrangement la vitalité de leur Etat d'après l'abolition m'avouée parce qu'inavouable des « individus », leurs soucis inférieurs et leurs prétentions médiocratiques n'offrent rien de commun, non plus que les mœurs des démocraties de toutes couleurs et de tous parfums, avec les attitudes convictions qui hantent les Justes aux rêves dont les jours présents intimident l'incubation mais dont les temps futurs acquitteront la solennelle promesse. — Justes qui pensent avec Priestley que « toute recherche qui ne tend pas à rendre les hommes meilleurs ou plus heureux est indigne d'occuper l'esprit des amis de la philosophie. »

(1) Voir Libéraire depuis n° 48, 9^e année.

vouloir entrer partout (la femme mariée et mère s'entend), se retire au contraire sans exception, croyez-vous que cela n'aurait pas un résultat plutôt favorable au relèvement des salaires masculins ? et que les femmes au lieu d'avoir une existence abrutissante pourraient soigner leur ménage, leurs enfants, elles auraient plus de bénéfice que d'aller à l'usine.

S'imaginer-on le mal qu'à la femme mariée obligée de travailler dehors ? Levée de bonne heure, couchée tard, sans un instant de repos. Le dimanche matin faire la lessive, l'après-midi nettoyer la maison. Les enfants à la rue, et on connaît l'éducation de la rue. Plus d'intérieur ; chacun rentre hargneux, mécontent, harassé. Est-ce cela la famille ?

Dans l'état actuel, la femme est impuissante, et mon avis à moi, est que la femme ne peut courir les routes à la conquête de ses droits quand elle a des enfants à torcher et un mari qui doit manger à heure fixe. La seule tâche qu'elle puisse accomplir c'est d'élever ses enfants sans préjugés, leur faire comprendre au fur et à mesure que se développe leur intelligence, le vrai du faux, leur inspirer l'horreur des choses établies, en faire enfin une génération de révoltés capables de briser les dernières entraves. Puis, où prendra-t-on des femmes capables d'éduquer leur compagnon ?

Il est venu samedi 27 février, une conférence féministe qui n'a pas été brillante. Son discours a été fort embrouillé et pas clair du tout ; il a été impossible à personne de comprendre les moyens que doit employer les femmes pour conquérir leur droit ou un changement de situation ; alors, jugez ce que ce serait de celles qui se sentent incapables de faire des conférences. Si une féministe me dit, je serais bien aise qu'elle veuille bien avoir l'obligeance de m'éclairer là-dessus.

Agréez, etc...

Emma Bertillon.

La Femme et le Féminisme

Le Féminisme, c'est le nationalisme des femmes. Même argumentation déclamatoire, même sentimentalité incohérente, même exclusivisme frénétique. La réponse de Mme Cleire-Yvelin ne répond à rien. Pas un mot sur le mariage, ni sur le suffrage universel, ni sur l'égalité des droits et des salaires. Dans tout cela, il y a cependant matière à discussion. Mme Cleire-Yvelin m'écrit sous les reproches, mais ne me dit pas du tout ce que le Féminisme compte faire. logiquement pour l'émancipation de la femme.

Pour Mme Cleire-Yvelin, les conditions économiques n'ont aucune influence sur les mœurs. La question sociale n'existe que pour jeter de la poudre aux yeux des femmes et celles-ci savent bien que le mal réside ailleurs. C'est possible, après tout. Il y a des choses si bizarres. Mais au lieu de longues tirades sur la Bible, les animaux féroces et le reste, Mme Cleire-Yvelin aurait bien fait d'accompagner son opinion d'une petite démonstration qui, peut-être, aurait pu me convaincre. Mme Cleire-Yvelin ne croit pas à la question sociale, c'est son affaire et je ne me sens pas capable de l'éclairer victorieusement sur ce chapitre, mais je puis bien, moi, sans être un monsieur animé des plus noires intentions, ne pas croire au Féminisme. La seule différence, c'est que j'explique pourquoi tandis que Mme Cleire-Yvelin dédaigne de m'instruire utilement.

J'attends toujours l'exposé d'un programme logique, c'est-à-dire dont les articles soient praticables. Jusqu'ici je n'ai rencontré que des moyens trop discutables dont voici à peu près la liste : 1° *Hostilité violente de la femme contre l'homme*, née par Mme Nelly Roussel mais admirablement prouvée par la réponse de Mme Cleire-Yvelin ; 2° *Conservation précieuse du mariage*, survivance détestable du rapt ancestral, institution absolument indispensable au respect de la Propriété ; 3° *Le Suffrage universel* avec ses mensonges, ses hontes, et son résultat négatif ; 4° *L'égalité des salaires* logiquement impossible sous le régime capitaliste ; 5° *La grève des ventres* pratiquée actuellement sans conséquences très appréciables. Mme Nelly Roussel ajoute : 7° *La possibilité, pour chaque femme, de n'être mère qu'à son gré*, affaire de considération intime de même nature que la grève des ventres ; 8° *La juste rétribution du travail maternel*. Ce dernier article est, je crois, également le principal souci de Mme la doctoresse Pillel-Will. Il est basé sur un motif assez curieux. L'Etat entretient les hommes pendant trois ans pour sa défense nationale, pourquoi n'en ferait-il pas autant pour les mères, préparant des citoyens pour le pays ?

J'ai déjà dit que l'organisation sociale était basée sur la réalité, non sur le sentiment. Le militarisme est indispensable à la société capitaliste. Celle-ci l'entretient de son mieux et sacrifie même pour lui la plus grosse part de ses ressources. Mais la maternité est d'ordre purement physiologique. Sans contrainte, pas de militarisme ; tandis que la fonction maternelle s'accomplira naturellement, qu'elle soit ou non rétribuée. L'Etat trouvera donc toujours des citoyens mais ne trouverait pas, sans l'argent nécessaire à son entretien, une armée prête à le défendre.

Cependant, en admettant que l'Etat, pris subitement de rage sentimentale, consentit à rétribuer le travail maternel, les féministes on-elles préalablement envisagé les conséquences logiques de cette amélioration ? Je ne le pense pas, car elles se seraient empressées de la combattre avec leur énergie coutumière. L'armée n'est ordinairement composée que de nationaux. L'Etat ne rétribuerait donc pas le travail des mères étrangères. Donc extension du sentiment patriotique au détriment du sentiment humanitaire dont se flattent les féministes. Cette rétribution constituerait ensuite un encouragement très appréciable à la procréation illimitée de l'espèce. Contra-

diction flagrante avec la grève des ventres et le malthusianisme de Paul Robin. Sans compter que la femme se trouverait ainsi livrée à l'exploitation plus lucrative de l'enfantement. L'homme y trouverait plus d'avantages qu'en la faisant travailler à l'atelier. Même — et ceci pour faire plaisir à Mme Cleire-Yvelin — certains hommes iraient jusqu'à en vivre, tandis que la femme ne trouverait plus à ses yeux ni aux yeux de ses enfants, le peu de dignité qui s'attache encore à la maternité.

Nous pourrions envisager bien d'autres conséquences, mais à quoi bon ? La proposition pêche par l'absurde. L'armée se compose d'un nombre d'hommes limité sur lequel on peut calculer un budget approximatif, tandis que les naissances peuvent varier d'une année à l'autre dans des proportions inattendues. Ce n'est pas encore avec cette perspective que le féminisme fera fortune.

Ces constatations vont encore m'attirer les foudres vengeresses des féministes, mais elles ne donneront pas le change et ne feront pas dévier la discussion. Avec un peu de calme et de bonne foi, il est très facile de se rendre compte que je ne blâme pas la femme. Pour quelles raisons la mépriserais-je ? En voilà une idée. C'est de la pure démente. Une campagne contre la femme serait aussi vaine, aussi insensée que la campagne antimasculine. Je n'ignore pas la situation particulière faite à la femme, je la déplore et m'efforce d'étudier très sérieusement comment elle pourra se tirer d'affaire. C'est pourquoi je crois à la nécessité de se débarrasser des équivoques et de retourner le Féminisme dans tous les sens pour mieux démontrer combien ses raisons sont peu sérieuses.

Si les féministes sont sincères, elles reconnaîtront sans difficulté que j'admets la cause féminine. La série d'articles publiée par le Libéraire en est le témoignage ; l'indication de Mme Cleire-Yvelin reste donc sans objet. C'est de la déclamation et cela ne résiste pas à l'examen sérieux. En dehors du féminisme, j'appelle de tous mes vœux le jour où la femme, doublement exploitée, se jettera résolument dans la lutte sociale. Aussi, je tiens à bien m'expliquer. Lorsque je parle de la femme, je ne parle pas du Féminisme. La femme est un être humain dont je me soucie au même titre que je m'intéresse à l'homme. Le Féminisme, c'est de la politique, de la laide politique de femmes, que je réprouve et que je combattrai avec la même ardeur que la politique masculine.

Henri Duchmann.

Enquête sur le patriotisme

« La Revue », ancienne « Revue des revues », pose aux philosophes, moralistes et savants, la question suivante : « Le patriotisme est-il incompatible avec l'amour de l'humanité ? » Par hasard, le 15 janvier nous tombe sous les yeux, nos moyens ne nous permettant pas de l'acheter chaque fois qu'elle paraît, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant, entre autres réponses intéressantes, celle de notre ami Octave Mirbeau.

Sapristi, ce que vous me demandez, ce sont des volumes et des volumes, et je crois bien que toute la vie d'un honnête travailleur n'y suffirait pas. Au fond, vous désirez que je vous fasse toute l'Histoire de l'Humanité. C'est beaucoup pour un pauvre littérateur ignorant qui, en ce moment, ne pense qu'à se reposer dans la paix de la nature. La paix de la nature ! ? !

Je ne puis donc que vous envoyer, en hâte, dépourvues de tous arguments et considérations, quelques sèches et brutales idées. Elles auront au moins ce mérite d'être brèves et sincères.

Au point de vue philosophique ou nous en sommes, l'idée de patrie n'évoque en moi que d'horribles images de violence, de ténèbres, de haine, de meurtre, d'extermination. Elle est pittoresque, mais singulièrement régressive, et, osons-le dire, criminelle. Le patriote me fait l'effet d'un sauvage, avec sa tête ornée de plumes éclatantes, et sa ceinture lourde de têtes coupées. On lui fait croire que c'est un héros, parce qu'il aime à se vêtir d'oripeaux généralement rouges ; en réalité, c'est un assassin... ou un pochard... les deux souvent.

C'est cette idée de patrie, compréhensible, utile, peut-être aux âges barbares de l'Humanité, qui entretient encore parmi nous qui nous vantons de notre civilisation raffinée, l'abominable question des races, laquelle par les méfiances qu'elle engendre, les haines qu'elle soulève, les guerres qu'elle déclenche, pèse toujours si lourdement sur l'humanité. Or, il n'y a point, il ne devrait point y avoir de questions de races... Mais si nous arrivions, un jour, à détruire ce grand malentendu humain, que deviendraient les bêtes de proie militaires, religieuses et politiques, qui ne vivent précisément que de ce dont meurent les peuples ?... Que deviendraient les artistes à qui il faut du pittoresque, n'en fût-il plus au monde ? Que deviendraient les poètes à qui il faut des massacres pour les chanter, des saints et des héros pour s'agenouiller devant leurs images de brutes sanglantes ? Et que deviendrait le peuple lui-même, s'il n'avait plus sa pâture d'erreurs, de préjugés, de mensonges ? Pauvre peuple effaré !... Le voyez-vous tout à coup lâché dans la pleine lumière de la vérité et de l'amour ?...

Votre idéal et le mien ne sont pas près de se réaliser, car toutes les découvertes des savants et tous les écrits des philosophes, tous les rapprochements entre les divers peuples de la planète, aussi éphémères que l'intérêt commercial qui, un jour, les amène, et, le lendemain, les disloque ; les communications, plus faciles d'un pays à un autre... etc., etc., tout cela sera vain, et la civilisation n'aura pas fait un grand pas, tant que les peuples auront, à leur usage, des langues différentes et ennemies, grâce à quoi ils ne se comprennent pas, ne

se pénètrent pas, restent en face l'un de l'autre, aussi étrangers que le sont le cheval et le chien en face de l'homme... tant qu'il n'y aura point, sur la surface de la terre, une langue unique...

Jusqu'à là, nous serons condamnés à traîner, forcés de la patrie, au bout d'une chaîne plus ou moins lâche, plus ou moins courte, notre affreux boulet.

Octave Mirbeau.

L'IDOLE ET SA MORALE

Sous ce titre l'Idole et sa Morale, un de nos amis russes a publié une étude sur les idées et comportements du Galiléen Jésus.

C'est une plaquette dont la lecture est à faire. L'auteur montre combien fausse est la morale chrétienne, combien peu conforme à la vérité et à la raison est le dogme sur lequel la catholicité a bâti son église.

Rogatcheff — ainsi s'appelle l'auteur — s'appuie sur les dires des livres saints pour en faire la réputation. Les prétendus miracles sont dans ce livre bien démontés ; les comédiens religieux mis à leur place.

Œuvre de bonne besogne antisupersitueuse, l'Idole et sa Morale est en vente dans les bureaux du Libéraire au prix de 0 fr. 25 centimes l'exemplaire, 0 fr. 40 par la poste.

LA GUERRE

La guerre, c'est de la sauvagerie saturée d'alcool, de poudre et de sang.

C'est le résultat fatal des armements des nations policées. Quand celles-ci refuseront d'être armées, la guerre n'aura plus sa raison d'être.

Dans Le Journal du 12 octobre 1896, Gaston Laporte disait de la guerre : « Elle sème la mort et apporte la ruine sans aucun profit, même pour le vainqueur. Il se rait temps aussi que les peuples compris sent ce qu'il peut résulter de certaines conventions humaines et particulièrement de la délimitation des frontières qui n'est qu'un prétexte perpétuel de conflits entre les différents pays du globe. Elles ne servent qu'à nourrir les haines séculaires sous le couvert illusoire de « propriété nationale » qui à proprement parler, et pour la plupart des nations, n'est que celle d'un monarque ambitieux voulant sauvegarder ses droits à la couronne et perpétuer le sang de sa race omnipotente. »

Depuis l'ouverture des hostilités entre la Russie et le Japon, ayant pour cause les empiètements systématiques de l'une et les vœux d'agrandissement national de l'autre, tendant à la conquête de la Mandchourie et de la Corée, et le démembrement de la Chine — la foule anxieuse, fébrile, aux éléments nationalistes, réactionnaires, chauvins ; les agitateurs, les faiseurs de coups de bourse, les gros fournisseurs des armées, et autres brasseurs d'affaires, se portent dans les halls de banques et devant les bateaux coulent, si les requins dîneront bien et si le sang ruisselle en Corée ; leurs desirs devant être satisfaits et leurs bénéfices grossis d'autant plus que la tuerie sera plus grande et de plus grande durée, se régalant de voir deux peuples s'entrégorger de par la volonté de leurs diplomates criminels.

Et les sinistres apôtres de la « Patrie Française » et autres ligues de « Revanchards » et de « gueulards du Drapeau » seraient tout heureux de voir notre République No 3 se jeter dans les bras du tsar, emboîter le pas à ce massacreur de socialistes, d'ouvriers en grève et de paysans en révolte et le suivre en Chine pour renouveler les noyades, les massacres d'hommes, les événements de femmes et les embrochages d'enfants.

Admirez ce tsar, promoteur du Congrès de La Haye, ce fameux pacificateur qui ne veut pas la guerre, mais qui pousse méthodiquement et la fait quand même !...

Allons, badauds ou roublards qui acclamez l'armée, qui glorifiez ses instruments de mort et ses engins de destruction, qui saluez drapeaux et panaches, rabattez votre insolent caquet, remisez votre enthousiasme, reconnaissez votre bêtise et convenez avec nous que : « La Patrie est une ogresse qui mange ses petits et votre bave un poison qui tue ceux qui la reçoivent. »

Si jamais vos fils, vos frères, vos amants sont obligés de partir pour la grande boucherie, pères et mères, filles, sœurs ou amantes, couchez-vous devant les escadrons, devant les bataillons et que vos corps soient le terminus de leur marche et le rempart de la Paix !

Quand donc les hommes comprendront-ils qu'ils ne forment qu'une seule famille, qu'ils soient blancs, noirs, jaunes ou rouges, qu'ils soient nés pour l'union, pour la solidarité et non pour la lutte de races fratricide ?...

Fernand-Paul.

DAME POLICE

Un groupe d'étudiants Russes nous prie d'insérer, sous la signature « Brutus », la lettre suivante :

Dés camarades catalogues anarchistes sont ici, sous la surveillance constante de mouchards à la solde de la préfecture de police.

Ces abjects individus (les mouchards), autant par manque de tact que par excès de zèle, se livrent généralement auprès des concierges des immeubles habités par les suspects, à des réflexions plus ou moins désobligeantes, dans le genre de celles-ci : « Vous logez du propre monde ? De quoi vit-il ? Sa compagnie reçoit-elle ? ? ? Je ne le veux pas dans l'arrondissement, etc. Comme en Russie. »

C'est à croire que ces pourvoyeurs de géolles font, à eux seuls, la loi en France. Tous les citoyens étant égaux devant la

loi, ne se rendent-ils pas, en agissant de la sorte, coupables de diffamation envers autrui ?

L'un de nous avait la chance d'avoir une concierge qui ne se laissait pas intimider par les rodomontades policières ; mais la gent policière n'est jamais à court de canaillerie. Aussi, ne trouvant rien de mieux, tout à coup ils s'aperçurent que la pièce occupée par le camarade et sa compagne ne contenait pas le nombre de mètres cubes d'air nécessaire au logement de deux personnes et menacèrent le gérant d'une contravention.

Or, ladite pièce est la plus grande de l'immeuble où les ménages sont en majorité.

Quelle âme autre que celle d'un argousin peut concevoir et exécuter d'aussi basses persécutions ?

En outre, ces suppôts de la bourgeoisie, ces chiens de garde du capital ont-ils le droit d'accomplir leur malpropre besogne aussi bruyamment ?

Décidément, ce service est fait d'une façon inintelligente en même temps que bien infâme, et le préfet de police réformateur que les Parisiens ont le « bonheur » de posséder, ne ferait pas mal d'exercer un peu de ce côté son initiative.

Brutus.

La naïveté de notre correspondant est vraiment touchante ! Ne sait-il pas que la France républicaine est l'alliée du despote russe ? Les agissements de la police d'ici ne diffèrent en rien des agissements de la police moscovite. Le Lépine de Pétersbourg et celui de Paris sont frères, comme d'ailleurs les policiers de tous les pays civilisés.

LIVRES A LIRE

Commencements de la chimie organique

Dès que Lavoisier eut reconnu la vraie nature de l'air, de l'eau et de l'acide carbonique, il en résulta aussitôt, comme nous l'avons expliqué plus haut, la découverte des éléments véritables et jusque là ignorés des êtres vivants, carbone, hydrogène, oxygène. Bientôt, en 1787, Berthollet découvrit à son tour l'existence de l'azote, comme principe constituant de l'ammoniaque, de l'acide prussique et des matières animales : ce qui complétait la connaissance de la constitution des composés organiques, dans les deux règnes vivants.

Ils (de nouveaux problèmes) sont résumés en ces termes, dans le programme d'un prix proposé par l'Académie en 1789, programme inspiré des idées de Lavoisier, sinon dû à sa plume.

« Les végétaux puisent dans l'atmosphère l'eau ; dans le règne minéral, les matériaux nécessaires à leur organisation.

« Les animaux se nourrissent, ou de végétaux, ou d'autres animaux, nourris eux-mêmes de végétaux. En sorte que les matériaux qui les forment sont toujours tirés de l'air et du règne minéral.

« Enfin, la fermentation, la putréfaction et la combustion rendent perpétuellement à l'air et au règne minéral les principes que les végétaux et les animaux leur ont empruntés. Par quels procédés la nature opère-t-elle cette merveilleuse circulation entre les trois règnes ? Comment parvient-elle à former des substances combustibles, fermentescibles et putrescibles, avec des matériaux qui n'avaient aucune de ces propriétés ? Ce sont là, jusqu'ici, des mystères impénétrables. On entrevoit cependant que la végétation et l'animalisation doivent être des phénomènes inverses de la combustion et de la putréfaction. »

L'étude complète de ces problèmes ne pouvait alors être embrassée par personne ; car elle exigeait la création de sciences nouvelles, que l'on soupçonnait à peine à cette époque : la chimie organique, tout d'abord.

Lavoisier qui en ouvrit les accès par la découverte des éléments fondamentaux, est à proprement parler le premier créateur de l'analyse organique élémentaire. En effet, il a déterminé la forme sous laquelle les éléments organiques peuvent être séparés les uns des autres et pesés ; il a même essayé d'analyser les huiles et l'alcool, en les brûlant au moyen de l'oxyde de mercure.

Berthelot.

Extrait de « La révolution chimique, — Lavoisier », par M. BERTHELOT. — Félix Alcan, éditeur.

RÉFLEXIONS D'UN SYNDIQUE

D'un côté et d'autre, il se produit presque journellement des grèves. Dans ces grèves, ce sont ceux qui ont la parole facile qui élaborent et développent les revendications ; cela est juste, puisqu'ils le peuvent, étant mieux doués sous ce rapport que leurs camarades de lutte. Mais si, dans ces différentes grèves, on invitait tous les intéressés, tous les grévistes, à écrire ce qu'ils pensent, leurs impressions sur la grève, à émettre les idées qu'ils croient bonnes au triomphe, peut-être s'en trouverait-il parmi le grand nombre qui manquent de « bagout » qui pourraient écrire de bonnes idées : un membre du comité de la grève lirait ces écrits, cela ferait une variante et inciterait le gréviste à réfléchir.

Puis une fois la grève terminée, qu'elle ait vaincu ou qu'elle soit triomphante, l'oubli se ferait moins vite autour d'elle ; car on oublie rapidement ce qui s'est passé ou dit, pendant les jours de malheur, tandis que, avec le mode indiqué plus haut, on aurait la pensée écrite des camarades, leurs cris d'espoir ou de désespoir, leurs cris de justice, d'amour, de haine et de vengeance.

Ces écrits pourraient faire partie des faits de la grève et être imprimés. Les idées d'émancipation y gagneraient.

E. HAMELIN
du syndicat des ardoisiers

Le meilleur moyen pour soutenir le LIBÉRAIRE, c'est de lui faire des abonnements. 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 3 fr. — 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance. Envoyer lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

AGITATION

PARIS. — Dimanche après-midi a eu lieu dans la grande salle de la Bourse du travail la fête de famille qu'avaient organisée les Travaillistes des industries électriques.

Deux mille personnes étaient présentes. Le citoyen Laporte qui présidait nous infligea cinq ou six discours, ce qui mit en un certain embarras ce brave Beausoleil, qui devait faire la causerie; Laporte avait parlé de tout.

Une partie concert des mieux faites nous donna la joie d'entendre des œuvres sociales. Remarquables ont été tout d'abord une jeune camarade, puis l'ami Broca, patoisant les poésies de Centé, comme un Beauceron nature, enfin le père Laporte, notre bon vieux copain. Deux pièces ont été jouées. La dernière, *L'outrage*, a eu un vrai succès. Il faut dire qu'elle met en mauvaise posture les policiers des mœurs.

La fin de cette fête fut troublée par deux ou trois paltoquets qui curent bon d'interrompre le chant de l'*Internationale* en brillant le *Père Duchêne*. Ces éphèbes, à la pipe puante et aux cheveux pas peignés, croient être dans la note en faisant cela. Erreur, ne savent-ils pas que le vieux Père Duchêne avait pour devise : « Je ne veux pas que l'on m'emmerde ! » L'anarchisme des trois iconoclastes-suiveurs est, d'ailleurs, impuissant à comprendre cela. C'est trop simple !

Pourtant, les comportements de ces trous-ducul — pour me servir d'une expression chère à l'un de leurs vénérés perroquets de tribune — ne donnaient pas le droit au *citoyen* Laporte de généraliser en disant que les anarchistes étaient des trouble-fêtes. Quelques camarades protestèrent contre son dire. Les syndicalistes libertaires n'ont rien de commun avec les esthètes qui, dimanche, conspuent l'*Internationale*, et la semaine dernière votèrent contre un ordre du jour en faveur des victimes d'Alcala del Valle sous prétexte qu'ils étaient contre les ordres du jour.

O logiciens anarchistes ! Nos trois chapeaux pointus qui se sont mués en zèbres, devant une semelle de soulier vers eux dirigée n'avaient qu'une chose à faire : aller dans la rue se livrer à leurs ébats hystériques. Mais, là, en plus des coups de pieds au bas des reins, il y a le bloc : et ceux qui parlent toujours d'Élieva et de Caserio n'ont rien de ces deux courageux. Moi non plus, du reste, mais au moins j'ai la pudeur de n'écrire point des formules révolutionnaires que je ne saurais mettre en action.

Louis GRANDIDIER.

AGEN. — Les invertis de la jeunesse catholique voulant prouver leur attachement à notre sainte mère l'Eglise avaient battu le ban et l'arrière-ban des fanatiques de la région. A deux cent cinquante, ils se sont rendus... à la cathédrale après avoir copieusement banqueté.

Et voilà ! Dieu, la Religion et le Pape sont sauvés une fois de plus.

SAINT-ETIENNE. — Deux cent cinquante ouvriers de la manufacture d'armes et de cycles s'étaient mis en grève pour obtenir un salaire plus élevé, la direction congédia, en guise de réponse, quelques-uns des grévistes. Au bout de quelques jours, néanmoins, la direction de la manufacture consentait à accéder aux désirs de ses ouvriers. Ceux-ci décidèrent donc de retourner à la besogne. Mais ils avaient compté sans la duplicité de leurs maîtres qui se refusèrent à reprendre les congédiés. La grève recommença donc.

TRELAZE. — Les ouvriers des ardoisières sont toujours en grève. Lorsqu'ils manifestent par les rues, les gendarmes, pour empêcher la manifestation se placent en tête du cortège. C'est très rigolo.

Ces façons n'empêchent pas les grévistes de tenir bon.

MONTPELLIER. — Les étudiants socialistes de Montpellier profitent de l'occasion qui leur est donnée par la célébration du dixième anniversaire de leur groupe, pour protester avec énergie contre la guerre. Au moment où la Russie et le Japon prodiguent sans les compter les vies humaines pour de misérables ambitions politiques, pour de misérables intérêts mercantiles, ils affirment une fois de plus leur haine des assassins collectifs qu'on baptise du nom de guerre et espèrent que dans un avenir prochain, les tribunaux d'arbitrage régleront seuls les conflits entre les peuples, en attendant qu'une République internationale, supprimant les patries mesquines et jalouses, mette fin à ces compétitions meurtrières.

PERPIGNAN. — Les ouvriers terrassiers de la ligne des tramways qui étaient en grève ont repris le travail. Les quotidiens qui nous fournissent ce détail ont négligé de nous dire dans quelles conditions les terrassiers se sont mis à la besogne.

Les ouvriers poulxiers sont en grève.

A Céret, les travailleurs agricoles, désireux de voir se fixer pour eux un minimum de salaires, ont lâché le travail. Ils veulent, en outre, la fixation de la durée des heures de travail.

HOLLANDE

Par suite de l'exclusion prononcée par les fabricants joailliers d'Amsterdam, 6.000 ouvriers diamantaires sont sans travail, et l'on estime à 30.000 le nombre des personnes atteintes par le chômage forcé. Le Bond des ouvriers diamantaires a pris des mesures pour soutenir la lutte qui promet d'être longue. Il a décidé de distribuer, à titre de secours, 5 florins par semaine à chaque ouvrier, avec un supplément de 25 cents par enfant.

La caisse du Bond possède 170.000 florins ; elle sera en outre alimentée par les contributions extraordinaires des ouvriers, au nombre de 1.500 environ, qui continuent à travailler aux fabriques indépendantes de l'Union des joailliers. Ces contributions, proportionnées aux salaires, montent jusqu'à 20 % pour les salaires les plus élevés.

Le Bond a décidé d'inaugurer dès maintenant la journée de neuf heures, qui sera maintenue dans le cas où la victoire restera aux ouvriers.

AUTRICHE

La police autrichienne a arrêté l'éditeur du journal socialiste *Iskra*. Une perquisition a été opérée aux bureaux du journal. On y a saisi des mandats-poste venus de Russie et destinés, croit-on, à alimenter une propagande révolutionnaire durant la guerre.

Des perquisitions ont été opérées aussi chez des étudiants russes et ruthènes soupçonnés de vouloir préparer, eux aussi, quelque coup révolutionnaire en Russie, à la faveur des événements d'Extrême-Orient.

En vente à la librairie ROMAN, 59, rue de Fer, Namur (Belgique) :

Essai sur la question de la population.

Plus d'avortements ! — Moyens scientifiques, licites et pratiques de limiter la fécondité de la femme, par le docteur Knowlton. — Brochure poursuivie et acquiescée par la Cour d'assises du Brabant. Prix : 0.50. Par la poste : 0.70.

Non più aborti, traduction italienne de la précédente brochure, par poste, 1 fr.

Socialisme et Malthusianisme (brochure de la Ligue Néo-Malthusienne), par X. Y. Z. Prix : 0.60. Par la poste : 0.70.

L'immoralité du mariage, par René Chaughy. Prix : 0.10. Par la poste : 0.15.

Toute demande non accompagnée du montant (en mandat-poste ou timbres-poste) sera considérée comme non-avenue.

Nous prions instamment les camarades de nous faire parvenir leur copie le MARDI SOIR AU PLUS TARD.

COMMUNICATIONS

Causeries Populaires des 40^e et 11^e, 5, cité d'Angoulême. — Samedi 5 mars 1904, causerie sociologique ; Mercredi 9 mars 1904, causerie sur Rabelais, par Albert Libertad (2).

Causeries populaires des 18^e, 30, rue Muller. — Vendredi 4 mars 1904, cours d'Espagnol ; lundi 7 mars 1904, causerie par Murmain sur les théories sociales (3).

Action théâtrale (groupe artistique). — Répétition vendredi à l'U. P., 76, rue Moufflard, Pianiste, orchestre et violoniste à la disposition des groupes pour concert et bal. Envoyer la correspondance à E. Sandrin, 11, impasse Cour-de-Vey, Paris.

Bibliothèque communiste du 19^e arrondissement. — Réunion, samedi 5 mars, à 9 heures du soir, à la « Famille Nouvelle », 171, boulevard de la Villette. Le groupe organisant une fête de propagande pour le samedi 12 mars à 9 h. 1/2 du soir, fait appel aux camarades des groupes théâtraux qui désireraient prêter leur concours à la soirée-concert projetée. Le camarade Régina et les camarades de la Marianne sont spécialement invités.

La Scène Libre. — Groupe lyrique et théâtral se met à la disposition des U.P., groupes, coopératives et syndicates pour l'organisation de leurs fêtes. Le groupe se réunit tous les mercredis à l'U. P. l'Effort, 33, rue du Marech, Montrouge.

Envoyer la correspondance au camarade H. Mahoudeau, 51, rue de l'Espérance, Paris (13^e arrondissement).

Les Anticlericales. — Vendredi 4 mars, salle Jules 6 boulevard Magenta. Conférence par Henri Duchmann sur La Terre de Zola et les Paysans de Balzac.

L'Education libre du 3^e. — 26 rue Chapon. Voici les numéros sortis à la tombola tirée à la fête du 28 février faite au profit de l'œuvre La Brochure à distribuer. — 1214, 877, 1153, 1191, 884. Les lots sont à la disposition des gagnants tous les mercredis de 8 h. à 10 h. du soir et les dimanches matin de 9 h. à midi.

Les libertaires du 12^e. — Samedi dernier a eu lieu la réunion publique abstentionniste organisée par les Libertaires du 12^e. Malgré un complet rendu de mandat ayant lieu à la même heure et dont l'auteur avait fait recueillir nos affiches, c'est devant une salle comble (300 personnes) d'un public attentif que nos camarades ont fait la critique de la politique et développé nos théories libertaires.

Le camarade Lafond explique le but de la campagne que nous entreprenons et cède la parole à Cottel qui fait une critique serrée du suffrage universel, montrant l'innanité des réformes et engage les électeurs à ne compter que sur eux-mêmes.

Clement, lui succède, et dans un langage étudié, détruit de fond en comble la théorie collectiviste et fait un bel exposé des idées libertaires.

Gaudin et Sadrin font un appel virulent en faveur de l'initiative individuelle, montrant aux électeurs qu'ils seront toujours trompés tant qu'ils compteront sur d'autres pour faire leur bonheur.

Nous avons pu constater, par les sympathies qui se sont manifestées, que notre propagande portait ses fruits.

Une ample distribution de journaux et brochures a terminé cette belle réunion.

Adresser tout ce qui concerne le groupe et le

journal en formation au camarade Lafond, 60, boulevard de Picpus (12^e).

SAINT-DENIS. — La Raison, U.P. 14 rue de la Boulangerie, Vendredi 4 mars à 8 h. 1/2. Les andres du féminisme par M^{lle} Claire Yvelin.

NOGENT. — LE PERREUX. — Le groupe libertaire du canton prévient les camarades de l'endroit et des environs qu'il se réunira samedi 5 mars à 9 heures du soir, chez Paupelin, 3, rue de Mulhouse (gare Nogent-Perreux) O. d. J. Propagande abstentionniste. — Adhésions.

P. S. — Le groupe se déclare partisan de la création d'un organe visant la propagande abstentionniste, suivant l'initiative des Libertaires du 12^e arrondissement.

Il insiste auprès de tous les groupements de la région (Paris-Banlieue et Départements limitrophes) pour étudier aussitôt (semblable à la Fédération du Sud-Est Libéraire) la possibilité par ce journal de recevoir et répartir les orateurs qui voudraient bien se mettre à la disposition des demandes des groupes dépourvus de ces éléments pour la propagation de nos idées et surtout pour le moment, du sujet abstentionniste. Une chose possible serait d'adhérer tous individuellement pour 1 franc la période et de faire paraître dans le premier numéro qui serait tiré en grand nombre, un article en gros caractère : « Pourquoi nous sommes abstentionnistes » et qui pourrait être commandé par les Libertaires de partout, distribué ou vendu partout : ce serait il nous semble, un grand pas d'agitation dans les réunions.

Lafond, du 12^e arrondissement, Paris, 60, boulevard de Picpus, répondrait à tous.

Pour Nogent :

G. BARON.

MARSEILLE. — Le Milieu libre de Provence. — Samedi 5 mars à 8 h. 1/2 du soir. Grande soirée artistique donnée dans les établissements des 400 couverts (Chartreux) au bénéfice de la caisse de colonie.

Dimanche 6 mars à 5 heures du soir, réunion de tous les adhérents ; lecture de la correspondance, souscriptions, adhésions et distribution du bulletin financier de février.

BEZIERS. — Réunion des camarades au 1^{er} étage du café Archimède, 19, avenue de Bédarieux le dimanche 6 mars à 8 h. 1/2.

CHATEAURENARD. — Les libertaires de Chateaurunard viennent de fonder une caisse permanente de propagande abstentionniste.

Tous ceux qui sont dégoûtés de la politique peuvent se rencontrer tous les dimanches à Bel-Air. Les fonds sont reçus chez Jean Abeille, villa Bel-Air.

LILLE. — Les camarades de Lille vont lancer pour le 15 mars, une feuille gratuite, le *Révolte*, qui sera périodique si possible. Les camarades qui voudraient y collaborer ou l'aider par des secours pécuniaires sont priés de s'adresser au siège du groupe, 38, rue du Bourdeau.

Réunions le samedi 5 et le jeudi 10 mars.

LOIRET. — Les camarades libertaires sont priés d'assister à la réunion générale qui aura lieu dimanche prochain, impasse de la Retraite à 9 heures, Kérentrech-Caudan. Présence indispensable.

LIMOGES. — Les camarades sont invités à faire tout leur possible pour venir à la réunion du groupe dimanche matin, 6 mars, de 9 h. à 11 heures, chez Guillard, 18, rue du Chinchouvaud. Communications intéressantes.

PETITE CORRESPONDANCE

Henri Duchateau fils, à St-Ouen. — Notre camarade Anyol s'excuse de ne pouvoir être des vôtres le 19 mars, il est absent de Paris jusqu'à fin avril.

Isidore, de Lille, désire savoir si c'est de lui que Moreau s'enquiert. Si oui, lui écrire 38 rue du Bourdeau, au groupe.

En Vente au "Libéraire"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à Louis Mahla, administrateur, 15, rue d'Orsel.

La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Netlau) 0 10 0 15

Communisme et anarchie (P. Kropotkine) 0 10 0 15

L'Absurdité de la politique (Paraf-Javal) 0 15 0 20

Libre examen (Paraf-Javal) 0 25 0 35

Les deux haricots, image par Paraf-Javal 0 10 0 15

La Substance Universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal) 1 25 1 40

Les Hommes de Révolution par Michel Zévaco : Jean Jaurès, Ern. Vaughan, J. B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gérauld-Richard. La livraison 0 10 0 15

Lueurs économiques (Jacques Sautarel) 0 25 0 35

Désenchantement (Jacques Sautarel) 0 30 0 50

Le Pacte (Jacques Sautarel) 0 50 0 65

Ballades Rouges (Emile Bans), préface de Laurent Tailhade, avant-propos de Paul Brulat ; couverture de Couturier 0 50 0 60

Par la résulte de Nelly Roussel 0 50 0 60

Fin de la Congrégation. — Commentement de la Révolution (U. Gohier) 0 20 0 25

Morale anarchiste (Kropotkine) 0 15 0 20

Machinisme (Grave) 0 10 0 15

Panacée révolutionnaire (Grave) 0 10 0 15

Colonisation (Grave) 0 10 0 15

A mon frère le Paysan (Reclus) 0 10 0 15

Entre paysans (Malatesta) 0 10 0 15

Militarisme (Domela) 0 10 0 15

Aux femmes (Gohier) 0 10 0 15

La femme esclave (Ghaughi) 0 15 0 20

L'Art et la société (Ch. Albert) 0 10 0 15

L'Education libérale (Domela) 0 10 0 15

Déclarations d'Élieva (2^e) 0 10 0 15

Grève générale (par les étudiants) 0 10 0 15

L'Anarchie et l'Eglise (Reclus) 0 10 0 15

Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert) 0 10 0 15

Auguste Rodin, statuaire (Veidoux) 0 75 0 90

La guerre de Chine (U. Gohier) 0 25 0 30

Les Temps nouveaux (Kropotkine) 0 25 0 30

Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert) 0 10 0 15

L'Anarchie (A. Girard) 0 10 0 15

L'Anarchie (Kropotkine) 1 00 1 25

L'Education pacifique (A. Girard) 0 10 0 15

Éléments de science sociale (La Pauvreté, la Prostitution, le Célibat) 3 00 3 50

Du Rêve à l'Action, poésies par H. E. Droz ; 1 vol. in-8° 300 p. 4 » 4 60

En Révolte, poésies, par Antoine Nicolas, préface de Charles Malato... 0 75 0 85

De Ravachol à Caserio, notes et documents (Henri Varennes) 2 25 2 75

Paroles d'un révolté (P. Kropotkine) 1 25 1 75

La Grève générale révolution (E. Giraud), couverture de J. Hénault... 0 20 0 30

Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire 0 10 0 15

La « Mano Negra », documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Luce 0 10 0 15

La « Mano Negra » et l'opinion française ; couverture de J. Hénault 0 05 0 10

Un peu de théorie (Malatesta) 0 10 0 15

Les crimes de Dieu (S. Faure) 0 15 0 20

Un problème poignant (E. Giraud) 0 20 0 25

La Femme dans le U. P. et les syndicats (E. Giraud) 0 15 0 20

L'Anarchie (Malatesta) 0 15 0 20

En période électorale (Malatesta) 0 10 0 15

L'Immoralité du mariage (Chaughy) 0 10 0 15

Causeries libertaires (J. de l'Ourthe) 0 10 0 15

Pourquoi nous sommes internationalistes 0 15 0 20

Rapports du Congrès antiparlementaire 0 50 0 80

Nouveau Manuel du soldat 0 10 0 15

DIVERS

L'Anarchisme (Eltzbacher) 3 » 3 50

Les tablettes d'un lézard, (Paul Paillette) 2 50 2 80

Les Soliloques du pauvre (Jehan Rictus). Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlein 3 » 3 50

Les Cantilènes du malheur (Jehan Rictus) 1 25 1 50

La Feuille, par Zo d'Axa ; collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4) 2 75 3 »

De Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa) couverture de Steinlein 2 75 2 90

En Dehors (Zo d'Axa) 0 80 1 00

Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par H. Hanriot 0 20 0 30

Véhicementement (poésies) (A. Veidoux) 1 » 1 60

La Chose filiale (5 actes en prose), (A. Veidoux) 1 50 2 »

Guerre et militarisme (Jean Grave) 2 75 3 25

Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Delesalle) 0 10 0 15

Cartes postales : Contre l'Eglise, 6 cartes postales de J. Hénault 0 50 0 60

BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER

Souvenirs du Bagne (Liard-Courtois) 3 » 3 50

Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour) 3 » 3 50

Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaulle) 3 » 3 50

L'Entermé (Gustave Geoffroy avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont) 3 » 3 50

L'armée contre la nation (Urbain Gohier) 3 » 3 50

Les prétoriens et la congrégation (Urbain Gohier) 3 » 3 50

A bas la caserne ! (Urbain Gohier) 3 » 3 50

Le peuple du XX^e siècle (Urbain Gohier) 3 » 3 50

La Vie des abeilles (M. Maeterlink) 3 » 3 50

Les Blasphèmes (Jean Richepin) 3 » 3 50

Bilatéral (J. H. Rosny) 3 » 3 50

Les Réfractaires (Jules Vallès) 3 » 3 50

Les Rougon-Macquart (Emile Zola) 20 vol. chaque 3 » 3 60

Les Trois Villes. — Lourdes. — Rome. — Paris. (Emile Zola), 3 vol. chaque 3 » 3 50

Les Quatre évangiles : Éccondite. — Travail. — Vérité. (Emile Zola) 3 » 3 50

3 vol. chaque 3 » 3 50

La Morale des Jésuites (Paul Bert) 3 » 3 50

Théories sociales et politiques (Ern. Charles) 3 » 3 50

Le Cléricalisme de 1789 à 1870 (Ern. Clairin) 3 » 3 50

La Mêle sociale (G. Clémenceau) 3 » 3 50

Le Grand Pan (G. Clémenceau) 3 » 3 50

Les plus forts (G. Clémenceau) 3 » 3 50

Œuvres de Descartes (introd. de J. Simon) 2 » 2 80

Sous le burnous (Hector France) 3 » 3 50

Chez nos petits-fils (Eug. Fournière) 3 » 3 50

L'Amé de demain (Eug. Fournière) 3 » 3 50

L'Artifice nationaliste (Eug. Fournière) 3 » 3 50

Les Evocations, poésies (Clovis Hugues) 3 » 3 50

Histoire du nihilisme russe (Ernest Lavigne) 3 » 3 50

Urbain Grandier et les possédées de Loudun (Dr Leguë) 3 » 3 50

Le Koran (Mahomet), trad. par Kasimiski 3 » 3 50